

A woman with long dark hair, wearing a light pink button-down shirt, is sitting at a white cafe table. She is smiling and holding a white coffee cup with both hands. On the table in front of her is a glass of water and a golden-brown croissant on a small white plate. The background shows a cafe interior with a wicker chair and large windows.

CHUNYAN LI

Cyrano,
Confucius
et moi

Une Chinoise
à Paris

l'Archipel

CYRANO, CONFUCIUS
ET MOI

DE LA MÊME AUTEURE

*Réussir sur le marché chinois : 100 dirigeants révèlent les secrets
du casse-tête chinois*, Eyrolles, 2014.

CHUNYAN LI

CYRANO, CONFUCIUS
ET MOI

Une Chinoise à Paris

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
34 rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-2813-9

Copyright © l'Archipel, 2021.

*À mes parents
À ceux qui ont poursuivi
leurs rêves à l'étranger*

LE PRÉNOM

— *Chunyan*. Est-ce que je prononce ton prénom correctement?

— Oui, monsieur.

Il le prononce mal, d'un ton qui m'apparaît très exotique. Mais comment lui en vouloir? Même dans une grande école ouverte à l'international comme HEC, on ne peut pas demander aux professeurs, aussi qualifiés soient-ils, de maîtriser le casse-tête des accents toniques mandarins.

Je suis en France depuis plus d'une semaine. J'assiste à mon premier cours dans la prestigieuse école de commerce. Moi, la petite paysanne de Jiuweigang, banlieue de Nantong, province du Jiangsu, je suis assise parmi l'élite d'un pays qui n'est pas le mien, mais m'a tant fait rêver. Étudier en France! Ce rêve est maintenant réalité. Mais passé l'émerveillement des premiers instants, je comprends vite que mon intégration ici ne sera pas une simple formalité. Je n'imagine pas encore à quel point j'ai raison. Mais pour le prénom, j'ai anticipé les difficultés. Et trouvé la parade.

— Vous pouvez m'appeler Juliette, si vous voulez.

— Juliette? Pourquoi Juliette? répond le professeur, étonné.

— On m'appelle parfois comme ça en Chine.

— Comment ça, en Chine? Tu es chinoise, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Et tu as deux prénoms?

— Non. Enfin, oui, si on veut.

Mais pourquoi me suis-je lancée dans cette discussion? Quelle idiote. La situation commence à devenir embarrassante pour tout le monde. Je suis rouge comme le drapeau chinois, et le malheureux prof paraît de son côté vraiment perdu. J'admets qu'il y a là matière à confusion, alors je tente une explication.

— En Chine, ceux qui côtoient des étrangers choisissent toujours un prénom occidental, car il n'est pas toujours évident de prononcer et retenir les prénoms chinois.

J'avais choisi le mien pendant ma première année d'études à l'université de Pékin, où j'avais découvert la langue de Molière. La professeure de français avait inscrit au tableau une série de suggestions en phase avec ses propres goûts. Pour les filles, nous avions donc le choix entre Chantal, Sylvie, Béatrice, Nicole... À l'époque, je n'avais aucune idée de l'aspect plutôt désuet de cette sélection. Mes camarades avaient eu le privilège de faire leur marché avant moi, tant et si bien que mon tour venu, seul « Nicole » était encore disponible. Jusqu'au jour où une Chinoise ayant vécu en France m'a mise au parfum: « Nicole, ça sonne un peu vieillot pour toi. Juliette te conviendrait mieux. » J'ai suivi son conseil, d'autant que la sonorité de « Juliette » avait l'avantage d'être plus proche de Chunyan.

— Ah, d'accord, je comprends mieux, a réagi le professeur d'HEC, presque soulagé. Mais franchement, quel est l'intérêt de te faire appeler Juliette? Chunyan, c'est joli comme prénom.

Le reste de la classe a hoché la tête en guise d'approbation. J'étais flattée. En vérité je n'attachais aucune espèce d'importance aux erreurs de prononciation associées à mon prénom.

Dans la bouche des Français, Chūnyàn devient naturellement *Chunyan*, prononcé *Chun-yanne*. Cette touche d'exotisme ne m'a jamais déplu, bien au contraire. D'ailleurs, Chūn se prononce bien *chun*, sans autre forme de nuance. Avec le *a* de *yàn*, la situation se complique. En mandarin, il existe quatre façons de prononcer la lettre *a* : *ā*, *á*, *ǎ*, et *à*. Quatre tons très différents pour les Chinois, mais pour les Français ils se valent tous et les plongent dans un profond trouble. Par chance, qu'il soit bien ou mal prononcé, mon prénom est d'un abord assez facile pour la majorité des Français. Mon sort aurait été beaucoup moins enviable si je m'étais appelée Xiang, dont la prononciation correcte est très proche de l'adjectif « chiant ».

— Bon, si cela te convient, nous t'appellerons Chunyan à partir de maintenant, a conclu le prof. D'accord ?

— D'accord.

Incident clos. Ouf. Je pousse un grand soupir de soulagement après cet épisode qui m'a placée au centre de l'attention de la classe à mon corps défendant.

L'accalmie est de courte durée. Mon professeur, décidément curieux, n'en a pas fini avec moi. Avant de poursuivre l'appel, il lui reste un dernier mystère à percer.

— Au fait, ton prénom a sûrement un sens, non ?

— Oui.

— Lequel ?

— Ça veut dire « Hironnelle de printemps ».

— C'est très poétique.

Pas d'objection cette fois.

JANE, COSETTE ET MOI

J'ai toujours été mince. Ce n'est pas faute de me nourrir, et d'ailleurs, j'adore manger. En France, un pays où les femmes font attention à leur ligne, je me fonds assez bien dans le paysage. Personne ne fait de remarque sur ma silhouette de sylphide. Pourtant, de retour dans mon village natal, ma mère ne manque jamais de me dire que je suis trop maigre.

Ce n'est pas désobligeant dans sa bouche. Dans des villages chinois comme le mien, la maigreur n'est pas un attribut de beauté, contrairement aux grandes métropoles. Dans l'inconscient collectif, la maigreur est considérée comme le produit de la malnutrition ou d'un travail trop laborieux. Ma mère le sait, et ne veut pas qu'on la prenne pour une indigente incapable de nourrir correctement ses enfants. Car pauvres, nous l'avons bel et bien été.

Nantong se situe dans la province du Jiangsu, à l'extrême est de l'Empire du Milieu. C'est une région de plaines traversée par le fleuve Yang-Tsé qui se jette dans la mer voisine. Shanghai n'est qu'à une centaine de kilomètres au sud à vol d'oiseau, et Pékin, mille kilomètres plus au nord. Je n'ai pas grandi dans la ville de Nantong même, mais dans sa grande périphérie, à Jiuweigang – prononcé « Jiuyugang » dans ma région. Il appartient à la ville-district de Tongzhou, une « petite » ville sous la juridiction de la ville-préfecture de Nantong. « Petite » à

l'échelle de la Chine: elle ne compte «que» 1,3 million d'habitants. Un désert, quasi. Notre village – un hameau de Jiuweigang – regroupe quelques centaines d'habitants et marque le passage de la banlieue à la campagne. Il y fait très froid en hiver, et très chaud en été. C'est une «terre de poissons et de riz» comme on dit en Chine. En plus du riz, les paysans cultivent principalement le blé, le chou chinois, le soja, le colza, le maïs et l'arachide.

Je viens au monde en 1979, un an après le début de la réforme économique. Mon arrivée sur terre ne bouleverse pas le quotidien des villageois. Après tout, je ne suis qu'une fille. Dans ma jeunesse, au village, comme dans une grande partie de la Chine rurale, avoir une fille «vaut» alors moins qu'avoir un garçon. Un homme de plus dans la famille porte l'espoir d'une vie meilleure: des bras musclés pour aider aux champs, un bon travail dans une usine, voire dans la fonction publique dans le meilleur des scénarios. Mais une fille, à part faire des enfants et ajouter des charges supplémentaires au foyer, à quoi peut-elle bien servir?

Maman accouche à la maison, sous la surveillance bienveillante du médecin du village. Je nais le deuxième jour du Nouvel An chinois¹, à la fin de l'hiver, où les rivières gelées ressemblent encore à des miroirs géants. Pour les Chinois, la nouvelle année marque surtout l'arrivée prochaine du printemps, le réveil à venir de la nature encore assoupie, la promesse de nouvelles récoltes abondantes. Cette année-là, le printemps est en avance, plusieurs hirondelles viennent construire leur nid sous le toit de la maison. Mon père interprète ce voisinage inattendu comme un signe de prospérité, et par extension, comme un heureux présage du destin qui m'attend.

1. En Chine, on fête la nouvelle année du calendrier lunaire pendant quinze jours.

Le choix de mon prénom s'impose ainsi comme une évidence: Chūnyàn; *Chūn*, printemps, *Yàn*, hirondelle.

Comme pour donner tort à ce joli symbole, je suis un bébé plutôt difficile. Vers un an, pendant la période de sevrage, je pleure toutes les nuits à heures fixes: de 23 heures à minuit, puis de 2 heures à 3 heures du matin. Ma mère fait tout ce qu'elle peut pour me réconforter, en vain. Je suis ponctuelle comme un réveil, tenace comme un rocher, toujours prête à réveiller les voisins endormis de la cour partagée pour exprimer mon mécontentement. « Il est difficile de tomber sur un enfant comme le tien », disent avec pitié nos voisins à ma mère, sous mon regard innocent, soulignant ainsi la double malchance d'avoir enfanté une fille et une parfaite chouineuse par-dessus le marché. Ils n'ont pourtant d'autre choix que d'écouter mes cris dans la nuit, plusieurs mois durant. J'arbore déjà un esprit de révolte, alors que je ne suis qu'un bébé. Pardon, maman!

À ma naissance, mon père est menuisier. Ma mère cultive le potager du jardin, et travaille aux champs. Comme d'autres villageois, mes parents élèvent aussi des poules et des canards dont on mange les œufs, et parfois quelques chèvres ou cochons destinés à être vendus. Enfants, ils ont tous deux connu la grande famine qui a sévi en Chine entre 1959 et 1961, puis les troubles sociaux causés par la Révolution culturelle menée par Mao Zedong entre 1966 et 1976. Comment ont-ils traversé ces moments difficiles? Je l'ignore. Comme nombre de Chinois, mes parents refusent d'évoquer les souvenirs les plus sombres de notre histoire récente en présence de leurs enfants. On ne parle pas de ces choses-là à la maison.

Mes parents sont tous deux d'origine modeste. Ma mère n'a pas été scolarisée au-delà du primaire, faute de moyens: elle lit et écrit avec difficulté. En revanche, mon père a bénéficié d'une éducation supérieure à la moyenne. C'était

un jeune garçon brillant, passionné de littérature – c'est rare au village – et excellent élève. Il avait tous les atouts pour intégrer l'université et suivre de hautes études. Son rêve s'est pourtant brisé au moment de la Révolution culturelle, où le système scolaire fut mis en pause pendant dix ans, sauf passe-droit. Il ne pouvait donc plus poursuivre ses études au lycée. Dans le même temps, son père, un ancien soldat de l'armée de Tchang Kai-shek, était emporté par la maladie. Alors âgé de seulement quinze ans et obligé de subvenir aux besoins de la famille, mon père n'a eu d'autre choix que de se tourner vers un métier manuel, optant pour la menuiserie, dont il a appris seul les techniques et les secrets en lisant des ouvrages et en s'exerçant des mois durant. À force de volonté et de travail, il est devenu un artisan respecté du village, fabriquant des meubles à la demande pour équiper les foyers environnants.

Comme mon grand-père paternel, mon père est beau garçon, avec ses cheveux d'un noir intense, son visage fin et son menton carré solide. C'est un homme assez taiseux, très droit, doté d'un sens profond des responsabilités. Je ne crois pas qu'il se soit senti longtemps frustré de n'avoir pas eu l'opportunité de poursuivre ses études. En tout cas, il ne s'en est jamais plaint. Une constante chez tous les membres de ma famille et chez beaucoup de Chinois en général. Il adore rire, et joue volontiers l'ingénu à la maison pour sa famille comme pour les invités qui viennent dîner à la maison. Mais il peut aussi s'énerver facilement contre moi ou contre ma mère, le plus souvent parce que nous ne sommes pas à la hauteur de ses exigences de droiture. Il nous reproche par exemple de trop traîner à l'heure de se préparer pour sortir rendre visite à des amis, craignant d'arriver en retard, et donc, d'être pris en défaut de savoir-vivre. Des colères parfois intenses, mais passagères et vite oubliées.

Ma mère est d'un caractère plus souple que mon père. Elle est croyante – bouddhiste – contrairement à

mon père qui ne s'intéresse pas à la religion. Comme de nombreux Chinois, elle accorde beaucoup d'importance au regard que les gens portent sur elle et sur son foyer. Dans notre village, où une réputation est vite faite, elle tient à donner l'image d'une famille parfaite. En plus de s'occuper de la maison, c'est à elle que revient le plus souvent la gestion des champs, du potager et de notre petit cheptel. Je lui donne très tôt un coup de main, faisant la cuisine, coupant l'herbe dans les champs pour nourrir nos chèvres, ou récoltant le riz mûr avec une faucille. Je chéris plus que tout ces instants de complicité mère-fille.

Malgré leurs différences, mes parents ont un premier point commun : ils portent haut la valeur travail, qu'ils m'ont très tôt transmise. Ils en ont un deuxième : s'ils sont capables d'exprimer leur affection par des gestes et des attentions, ils utilisent peu, en revanche, de mots tendres.

*

Alors que je viens de fêter mes deux ans, ma mère me fait passer un examen médical organisé par le village pour tous les petits enfants. « Le cœur de ta fille bat plus vite que la normale », annonce le docteur. Inquiets, mes parents cassent leur tirelire et m'emmènent faire des examens complémentaires dans un hôpital de la ville de Nantong. « Il est possible que ce soit une cardiopathie congénitale, il faut peut-être l'opérer », conclut le docteur, qui a simplement utilisé un stéthoscope, sans aller plus loin.

Mes parents se regardent d'un air contrit. Ils avouent qu'ils n'ont pas assez d'argent pour me soigner. Le médecin ne paraît pas surpris, et tente de se montrer optimiste. « Son état n'est pas grave. Il y a une chance que la pathologie s'améliore d'elle-même avec l'âge. En revanche, vous devrez surveiller son évolution de près en faisant des examens réguliers. » Papa et maman promettent de mettre

de l'argent de côté pour ce faire, et décident, en attendant, de faire confiance à ma bonne étoile.

Dans les années 1980, peu après le lancement de la réforme économique en Chine, l'économie commence à décoller, mais les villageois ont encore une vie modeste. À l'époque, une sucette glacée ou une gomme ne coûte que quelques centimes de yuans, et une seule famille dans le village a les moyens de s'équiper d'un téléviseur. Les habitants des alentours se pressent chez eux pour regarder des séries télévisées comme *La Pérégrination vers l'Ouest*, *Ji Gong*, *Le Rêve dans le pavillon rouge*, *Au bord de l'eau*, *La Légende des héros Condor*, ou *Contes extraordinaires du pavillon du loisir*.

La nourriture que nous mangeons est simple mais saine. Le riz et les légumes que nous cultivons nous-mêmes constituent l'essentiel de nos menus. Nous n'avons pas les moyens de faire les courses au marché plus d'une dizaine de fois dans l'année, mais ma mère y vend le surplus de notre récolte de riz. Le poisson vient améliorer l'ordinaire à raison d'une fois par mois. Il est vendu au poids, 35 cents pour 500 grammes. Une fortune. La viande, vendue plus du double de ce prix, est au-delà de nos moyens. Au Nouvel An, le menu de fête est composé de petits pains à la vapeur fourrés aux légumes et au porc. La préparation de ces pâtés, ce rituel qui consiste à les déposer brûlants sur des planches en bois pour les laisser refroidir, font partie des souvenirs heureux de mon enfance qui ne m'ont jamais quittée.

Je raffole du porc, une particularité qui me vaut une réputation de gourmande. À la maison, ce mets de luxe n'est servi que pendant les fêtes ou lors des occasions importantes. Un jour, mes grands-parents entreprennent de construire leur nouvelle maison. Pendant le chantier, un cuisinier est engagé pour nourrir les ouvriers et la famille. Pendant deux jours, je le harcèle littéralement :

« Je veux du porc ! » Lassé de mes assauts, il finit par me donner un morceau de viande crue. Après y avoir goûté, je me mets à crier et à pleurer : écœurant ! Les semaines suivantes, je refuserai d'ingurgiter le moindre morceau de viande, quel qu'il soit. Depuis, et encore aujourd'hui, je ne mange de la viande que si elle est très cuite.

À cette existence frugale s'ajoute l'absence de chauffage et d'eau courante. L'hiver, avec des températures souvent proches du zéro ou négatives associées à une humidité glaçante, nous sommes obligés de porter de gros manteaux à l'intérieur de la maison, et d'utiliser une bouteille d'eau chaude pour chauffer la couette au moment du coucher. Nous allons puiser directement dans le Yang-Tsé – qui n'était pas pollué comme aujourd'hui – dont un petit bras coule à proximité de notre jardin. Des vagues venues du grand fleuve renouvellent fréquemment les eaux. Nous en profitons pour remplir une grosse marmite en porcelaine, mais il faut encore faire bouillir l'eau pour la rendre potable. J'aime me rendre sur les plages sablonneuses voisines et sentir le vent frais souffler sur mon visage et traverser mes cheveux. Quand je saute sur le sable, des coques jaillissent, et le soir, les mollusques frais viennent agrémente la soupe de nouilles.

Les paysans comme nous envient les gens des villes, qui possèdent tous un « hukou citadin », c'est-à-dire un permis de résidence officiel et permanent pour habiter en ville. Délivré aux personnes qui travaillent le plus souvent dans les sociétés d'État ou la fonction publique, ce hukou leur garantit une vie confortable et leur facilite, entre autres, l'acquisition d'un appartement, l'accès à l'eau courante, à l'assurance maladie, aux pensions de retraite et aux meilleures écoles pour leurs enfants. Un villageois ne possède qu'un « hukou rural » qui ne lui accorde aucun de ces privilèges. La seule façon pour un enfant de villageois d'habiter en ville de manière officielle

et régulière est d'entrer à l'université puis d'obtenir un hukou citadin une fois diplômé. L'essor économique aidant, ma région est aujourd'hui bien différente: l'eau du robinet devient accessible à tous, les immeubles modernes ont poussé comme des champignons, tout le monde ou presque possède au moins une voiture et un climatiseur à la maison, et les systèmes d'assurance maladie et de «pension sociale rurale» y ont été instaurés, même s'ils sont encore imparfaits.

Les conditions de vie difficiles de l'époque ne nous empêchent pas de profiter de petits instants de bonheur. Au printemps, j'attrape des abeilles dans les champs de fleurs de colza pour les mettre dans une bouteille perforée en plastique transparent, et je les nourris avant de leur redonner la liberté. En été, nous déjeunons en famille sous les arbres. Une petite bouteille de jus d'orange accompagne les plats de légumes. Il est si frais et délicieux! Après le déjeuner, nous aimons faire une sieste dans un fauteuil, bercés par le souffle du vent. Parfois, le soir, des projections de film en plein air sont organisées. Tout le monde apporte bancs et tabourets pour profiter du spectacle malgré les attaques des moustiques.

*

Cette vie de labeur où chaque centime compte, où boire de l'eau réclame patience et effort, où se soigner est un luxe, mes parents n'en veulent pas pour leur enfant. Ils ont très vite fait de mon éducation une priorité absolue. Ma mère m'apprend à compter alors que je n'ai que deux ans. Au bout de quelques semaines, je sais déjà compter jusqu'à cent. Au début, les voisins n'en croient rien. «Compte maintenant», me demande alors maman avec fierté, chaque fois qu'un voisin fait part de ses doutes. Et moi, toute contente, je déroule: un, deux, trois... comme si c'était un jeu amusant.

L'année suivante, j'intègre l'école maternelle de manière précoce, car ma mère n'a pas le temps de s'occuper de moi. Les autres enfants ont tous au moins un an de plus que moi. La maîtresse, qui enseigne déjà les bases de la lecture et du calcul, est persuadée que je suis trop jeune pour comprendre les leçons. Elle m'ignore superbement, et ne prend même pas la peine de me faire passer les tests d'évaluation des connaissances. Je m'en plains auprès de ma mère. « Pourquoi je ne passe pas les tests ? Je comprends tout ! » Ma mère s'en ouvre auprès de l'enseignante, qui n'en croit pas un mot, mais accepte d'évaluer mon niveau. J'obtiens la note de 100/100. Voilà de quoi lever les derniers doutes. À la fin de chaque semestre scolaire, je reçois un certificat récompensant les meilleurs élèves que ma mère épingle sur un mur de la cuisine.

À l'âge de six ans, je suis inscrite à l'école primaire par mon père, mais on refuse de m'y admettre. « Elle est encore un peu petite, il faut attendre l'année prochaine », nous dit une enseignante. Mon père est en colère : l'enfant d'un voisin du même âge a bien été admis. Il va voir le directeur de l'école, qui accepte de me faire passer deux tests. Je les réussis haut la main. Pourtant, à cause de mon âge, l'école décide de m'intégrer à la classe 2, de faible niveau. Pas de quoi entamer mon moral et ma détermination : mes performances me valent bientôt d'être nommée déléguée des classes 1 et 2.

J'adore lire et écrire. L'enseignant de chinois lit souvent mes compositions à haute voix devant toute la classe. Pendant le primaire, je remporte même un concours national d'écriture. À sept ans, l'un des premiers livres qui me marquent est une bande dessinée chinoise, prêtée par un camarade : *San Mao, le petit vagabond*, publié pour la première fois en 1935. En chinois, *sanmao* veut dire littéralement « trois tifs », clin d'œil aux trois cheveux que le héros, un garçonnet, arbore sur le dessus du crâne. San

Mao est un orphelin des rues, d'une pauvreté extrême, qui trouve de petits boulots pour survivre : ramasser des mégots, cirer des chaussures, vendre des journaux... Au gré de ses vagabondages, il croise la route d'autres enfants en difficulté. Ils s'entraident pour surmonter les épreuves de la vie. Les aventures de San Mao me divertissent, mais surtout elles résonnent fort en moi : malgré sa pauvreté et sa solitude, San Mao fait preuve de courage, d'honnêteté, de malice et, surtout, d'un infatigable optimisme face à l'adversité. Je saurais m'en rappeler.

Mon père, qui suit mon éducation de loin, s'aperçoit un soir que je dévore les aventures du petit San Mao.

— Tu aimes cette histoire ?

— Oui, papa.

— Tu n'avais pas besoin de l'emprunter : j'ai cet album dans ma bibliothèque.

Sa bibliothèque ? Quelle bibliothèque ? Mon père m'emmène dans un coin de la chambre parentale. Entreposés sur des étagères, des livres. Des romans, des bandes dessinées, des magazines. Partout. Des tonnes de livres. Je suis émerveillée : toutes ces histoires n'attendent que moi.

La passion de mon père devient la mienne. Je lis sans m'arrêter, du lever au coucher, dans mon lit, aux toilettes, à table. Pendant les repas, impossible de me séparer de ma lecture du moment, dont les pages frôlent le contenu de mon assiette. Le plus souvent ravie de me voir si férue de lecture, ma mère s'agace une fois de ce hobby un peu trop accaparant à son goût. « Tu es en train d'adopter les mauvaises habitudes de ton père : il ne faut pas lire et manger en même temps. Ce n'est pas bien pour la digestion ! » Puis, faisant mine de me menacer : « Si tu continues comme ça, je vais faire comme ta grand-mère paternelle. » De quoi parle-t-elle ? Mon père reste silencieux. Maman

raconte alors : la mère de papa, excédée de le voir lire en permanence pendant les repas quand il était adolescent, avait jeté un de ses ouvrages dans la rivière. Devant la révélation de cette anecdote, mon père laisse échapper un sourire embarrassé.

Mon exploration de la bibliothèque paternelle se poursuit tout au long de ma scolarité. Je passe très vite des contes pour enfants aux classiques de la littérature mondiale. *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, *Orgueil et préjugés* de Jane Austen, *Ma vie d'enfant* de Maxime Gorki... Tant d'histoires belles, souvent tragiques, en un mot si fortes, dans des contrées si lointaines, si différentes de mon univers. Je suis subjuguée, éblouie par ces portes ouvertes sur des mondes, des cultures, des traditions dont j'ignore tout. Je suis bouleversée par la liberté de ces personnages, leur goût de l'aventure, cette croyance inébranlable en un destin que rien, et surtout pas la peur, ne peut les empêcher d'accomplir.

D'autres livres ont pour auteurs des écrivains originaires d'un pays que je découvre à travers ces pages : la France. Ils ont été – et sont encore – d'immenses succès populaires en Chine, et figurent dans nombre de bibliothèques du pays, même des petits bourgs. Je ne me rappelle pas si j'ai lu *Le Comte de Monte-Cristo* avant *Les Misérables*, ou l'inverse, mais je n'ai rien oublié des émotions qui se sont emparées de moi à leur lecture. Si j'admire alors la bravoure, le sens du sacrifice, et la détermination sans faille d'Edmond Dantès, je suis bouleversée par le destin si cruel de la petite Cosette. Elle n'a pas six ans, et la voici réduite en esclavage par les redoutables Thénardier, obligée de balayer la rue avant le jour « avec un énorme balai dans ses petites mains rouges et une larme dans ses grands yeux ». Le livre est notamment illustré par un dessin déchirant de la pauvre enfant pieds nus dans la rue, le regard implorant la pitié.

Le sort de Jane Eyre n'est guère plus enviable. Orpheline, « pauvre, éteinte, laide, et petite », la jeune fille ne se laisse pas abattre, et finit par rencontrer M. Rochester qui devient l'amour de sa vie. L'héroïne devient mon modèle ; elle me fascine par son esprit d'indépendance et sa force intérieure qui la pousse à refuser la fatalité. Je me sens, moi aussi, capable de déplacer des montagnes, de renverser le cours du destin.

De rêver, en somme, à une vie meilleure.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira!

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achévé de numériser en décembre 2020
par Soft Office